

Raková, Zuzana

Aperçu de la traduction en lan gue tchèque avant la fin du XVIIIe siècle et l'évolution des strat égies de traduction en tchèque

In: Raková, Zuzana. *La traduction tchèque du français*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2014, pp. 8-13

ISBN 978-80-210-6775-2; ISBN 978-80-210-6778-3 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/130661>

Access Date: 25. 03. 2025

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

APERÇU DE LA TRADUCTION EN LANGUE TCHÈQUE AVANT LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE ET L'ÉVOLUTION DES STRATÉGIES DE TRADUCTION EN TCHÈQUE

Les fonctions de la traduction tchèque au XIX^e siècle et la périodisation de la traduction tchèque

L'histoire de la traduction fait partie intégrante de toute littérature nationale. La traduction tchèque avait toujours une position importante, car elle remplissait des fonctions clés. À l'époque de la renaissance nationale tchèque (fin du XVIII^e siècle – première moitié du XIX^e siècle), les traductions contribuaient d'une façon non négligeable à l'essor de la langue tchèque ou à la constitution de la langue tchèque soutenue, à la norme littéraire de la langue tchèque. Les traductions suppléaient aussi au manque de certains genres littéraires (le conte chevaleresque, les genres prosaïques s'inspirant dans le milieu de la noblesse). Les traductions servaient au rapprochement des peuples slaves organisés dans l'empire des Habsbourg (pour traduire en tchèque, p. ex. Josef Jungmann puisait dans le lexique des autres langues slaves, le polonais, le russe, le serbo-croate, etc.). La traduction était le moyen de la transmission des connaissances au peuple, car elle supprimait la frontière linguistique et ainsi permettait la diffusion et la démocratisation de l'éducation. La traduction contribuait à l'émancipation nationale et renforçait les revendications politiques de la nation tchèque.

Ceci est valable surtout pour la première étape de la traduction tchèque (1790-1850). Si nous voulions essayer de tracer une périodisation de l'histoire de la traduction tchèque moderne en général, nous pourrions distinguer les étapes suivantes :

La renaissance nationale tchèque (1790-1850, l'étape de Josef Jungmann), la période de 1850-1890 (l'étape de Jaroslav Vrchlický), la période de 1890-1918 (Hanuš Jelínek), l'entre-deux-guerres de 1918-1939 (Karel Čapek, Jaroslav Zaorálek, Jindřich Hořejší, Pavel Eisner), et l'après-guerre (1945- nos jours).

À partir de la deuxième étape (1850-1890), les fonctions de la traduction tchèque

changeaient : la langue littéraire et scientifique tchèque était déjà constituée ; la fonction dominante de la traduction consistait surtout en la médiation des connaissances et des valeurs culturelles différentes de celles de la culture nationale. Les traductions devenaient sources d'inspiration pour la littérature nationale, elles influençaient son évolution en inspirant la création littéraire en langue tchèque. (Hrala, 2002 : 125, Levý, 1957 : 601)

Les stratégies globales de traduction à travers les siècles

Dans l'histoire de la traduction en général (ou au moins dans le monde occidental), deux tendances majeures alternent depuis des siècles : la traduction fidèle (le mot-à-mot, la traduction littérale) et la traduction libre (l'adaptation). Entre ces deux tendances opposées, il y avait toujours plusieurs tendances intermédiaires (parmi lesquelles, on pourrait classer les partisans de la traduction fonctionnelle, adéquate, etc.). Les traducteurs à l'époque du classicisme se réclamaient de la traduction libre ; parfois il s'agissait des adaptations qui étaient assez éloignées de l'oeuvre dont elles étaient censées représenter les traductions. Les traducteurs romantiques, notamment en Allemagne et en Angleterre (Bassnett, 1992 : 68), prônaient par contre la traduction fidèle, tant au contenu qu'à la forme de l'oeuvre originale. Cette tendance menait parfois jusqu'aux cas extrêmes qui donnaient naissance à des textes incompréhensibles (certains traducteurs allemands de l'époque recommandaient la création d'une langue spéciale à l'usage des traducteurs, qui incarne une fusion entre la langue de départ et celle d'arrivée). En plusieurs pays d'Europe, dont l'Angleterre ou l'Allemagne, la deuxième moitié du XIX^e siècle correspond au souci de faire des traductions précises, respectueuses des nuances de sens et de forme du texte original. En Pays tchèques, plusieurs tendances globales dans les stratégies traductives alternaient, notamment en fonction des différentes « écoles » poétiques qui dominaient le devant de la scène (l'école de Máj ou « *májovci* », de Ruch ou « *ruchovci* », de Lumír ou « *lumírovci* », selon les revues littéraires respectives où les poètes publiaient leurs oeuvres).

Le rapport du traducteur envers le lecteur et le texte source - la double responsabilité

Le rapport entre le traducteur et le lecteur d'un côté et le traducteur et l'oeuvre originale de l'autre côté évoluait dès le début de l'activité traduisante.

Au Moyen Âge, aux X^e et XI^e siècles, la traduction concernait des mots isolés latins qu'il fallait expliquer au lecteur tchèque. La traduction recouvrait alors seulement le domaine du lexique. Dans les couvents, on développait plus tard l'insertion de gloses tchèques qui rappellent encore les traductions portant sur les lexèmes isolés, et qui étaient assez sporadiques dans le texte latin.

Des traductions en tchèques plus complètes ne datent que du XIII^e siècle. À cette époque, on traduisait uniquement la littérature religieuse, canonique ; il était courant de traduire des textes religieux mot à mot, en suivant les règles syntaxiques de l'original (du latin). On respectait plutôt la forme de l'original qui était jugée plus importante que le sens général du texte. L'objectif primordial de la traduction était la reproduction du texte, le respect du texte source l'emportait sur l'acceptabilité de la traduction pour le lecteur final. Quant aux traductions profanes, la situation était complètement différente : le traducteur restait anonyme et avait toute la liberté envers le texte original dont il s'inspirait. Il n'était pas obligé de respecter rigoureusement l'original qu'il pouvait raccourcir, allonger, transformer, adapter, il pouvait en changer le genre littéraire, la forme. Il était aussi libre de combiner plusieurs oeuvres dans une seule « traduction / adaptation ». Le traducteur de la littérature profane au Moyen Âge pouvait donc adopter différentes stratégies en fonction du public cible : il traduisait différemment pour un public populaire que pour un public cultivé. Souvent, on faisait ainsi deux « traductions / versions » du même texte, l'une pour le public cultivé, l'autre (souvent plus courte) pour le milieu populaire.

Ce n'est qu'à partir de la Renaissance que l'on commence à distinguer systématiquement la traduction et l'original. La traduction n'est désignée explicitement comme telle qu'à partir de cette époque-là, le mot *traducteur* et *traduire* étant introduits p. ex. en français vers 1540 par Étienne Dolet, imprimeur, écrivain, poète, traducteur et humaniste français. Les traducteurs refusent le mot à mot, courant jusque-là, et créent les théories de la traduction. Ils adoptent certaines idées théoriques sur la traduction qui datent déjà de la Rome antique, dont la thèse d'Horace (formulée dans son oeuvre *Ars poetica*) : « Nec verbum verbo curabis reddere fidus interpres (essaie de ne pas traduire mot à mot, traducteur fidèle) ». Les traducteurs s'inspirent aussi de Cicéron pour les questions de style, et respectent le principe de Saint Jérôme (patron des traducteurs) prononcé dans son épître *Ad Pammachium* : « non verbum de verbo sed sensum exprimere de sensu (ne pas traduire un mot par un autre, mais la signification par une autre) ». Les traducteurs humanistes adaptent /traduisent souvent assez librement les oeuvres originales dans les langues nationales qui connaissent un grand essor. L'objectif des traductions est non seulement de reproduire l'original mais aussi de montrer la capacité de toutes les langues nationales d'exprimer les mêmes idées que les langues considérées au Moyen Âge comme plus nobles (ou hiérarchiquement supérieures aux langues nationales), dont l'hébreu, le grec et le latin. Le but est de renforcer la conscience nationale. Un autre objectif de la traduction est la médiation de la littérature étrangère au lecteur tchèque (ce qui est facilité par le fait que la diffusion du livre augmente

grâce à l'invention de l'imprimerie). Le traducteur tend à s'approcher du lecteur, il lui explique des passages compliqués. Pour cela, la méthode de l'«explication interne» c.-à-d. des mots insérés dans le texte par le traducteur, est appliquée souvent ; il s'agit des explications concernant une autre réalité inconnue au lecteur, de l'intention implicite de l'auteur ; parfois, le traducteur ajoute des adjectifs, adverbes, paraphrases, pour expliquer et expliciter certains motifs contenus implicitement dans l'original. L'objectif de la traduction humaniste est de vulgariser les oeuvres littéraires, de les rapprocher au peuple. La fonction est donc d'éduquer la population, ce qui sera semblable à l'époque de la renaissance nationale tchèque au XVIII^e et XIX^e siècles. Les traducteurs humanistes n'hésitaient pas à substituer, dans les traductions tchèques de la Bible, la civilisation antique / biblique par la civilisation tchèque. La bohémisation des textes liturgiques était un point d'accusation de Jean Hus et de Jérôme de Prague au concile de Constance.

Les connaissances linguistiques de l'humanisme tchèque étaient appliquées dans la Grammaire tchèque de Jan Blahoslav (1571) sur les traductions tchèques du latin et du grec du Nouveau testament. Blahoslav postulait le principe de l'asymétrie des unités lexicales de deux langues, ce qui avait des répercussions stylistiques ; il avertit contre les « améliorations » stylistiquement inadéquates des textes traduites.

Une nouvelle tendance dans le domaine de la traduction en langue tchèque s'annonce avec la Contre-Réforme. La traduction est mise au service de l'idéologie catholique. Quant à la langue des traductions, elle doit être la plus proche possible du milieu populaire, la plus compréhensible pour le peuple. Ainsi, l'esthétique baroque se différenciait-elle en fonction du lecteur auquel telle ou telle oeuvre s'adressait : il y avait le style plus formel, destiné au lecteur cultivé, et le style populaire. Comme les traductions en tchèques étaient destinées surtout au peuple (le public cultivé, aristocratique au Pays tchèques lisant en latin ou en allemand), les traducteurs s'efforçaient de s'approcher du goût du lecteur populaire : les traductions étaient souvent adaptées, certains passages épiques ou des passages à effet étaient développés. Le style baroque persistait dans la littérature tchèque jusqu'au XVIII^e siècle. (Hrala, 2002 : 11-29)

Dès le début du XIX^e siècle, nous pouvons observer deux tendances dans la traduction tchèque : le classicisme et le romantisme. Le classicisme accordait toute liberté possible au traducteur qui pouvait modifier, voire améliorer l'oeuvre originale ; le traducteur concurrençait ainsi l'auteur d'une certaine façon. L'attention était portée sur la forme, l'élégance, l'harmonie et l'universalité de l'oeuvre. Le traducteur pouvait supprimer certains détails spécifiques pour le milieu de la langue de départ pour ne pas trop dépayser le lecteur final. Il était possible d'éliminer les traits caractéristiques pour le style personnel de l'auteur de l'original, si ceux-ci ne correspondaient pas aux normes du beau style.

Par contre, la doctrine traductologique du romantisme était inverse. Les traducteurs romantiques plaidaient en faveur de la traduction absolument fidèle, voire pour le mot à mot. Ils exigeaient de transférer les traits spécifiques (nationaux, historiques, individuels) de l'original dans la traduction. Ils voulaient même inventer une langue de traduction spécifique qui était censée imiter partiellement la langue de départ et qui était donc différente de la langue d'arrivée.

Dans le contexte tchèque, les traducteurs suivaient les objectifs patriotiques, ils voulaient communiquer au lecteur tchèque les oeuvres de la littérature européenne ; à la fin du XVIII^e siècle, ils devaient d'abord éduquer le lecteur tchèque et même créer la langue littéraire tchèque. Mais à partir du XIX^e siècle, les traducteurs poursuivaient des objectifs plus ambitieux, dont la médiation des grands oeuvres contemporaines ou récentes de la littérature européenne.

Dans les années 1830-1840 apparaît la conception de reproduction fidèle de l'original, tendance qui dominait dès les premières décennies du siècle dans l'Allemagne voisine (Berman, 1984). Les questions idéologiques l'emportent sur celles de langue, la langue tchèque littéraire étant déjà stabilisée. Parmi les problèmes traductologiques évoqués par des traducteurs (ou spécialistes d'autres disciplines ayant une expérience avec le transfert entre deux langues, le tchèque et l'allemand) figurent l'interprétation du texte de départ, la fidélité à l'original, les diverses possibilités d'adaptation (Jan Nejedlý, 1776-1834, Jakub Malý, 1811-1885), la traduction créative (František Palacký, 1798-1876).

L'école autour de la revue *Máj* (májovci) était pour la traduction libre (1840-1860), l'école de la revue *Lumír* (lumírovci) était pour la liberté du traducteur quant à la reproduction du texte de départ, mais pour la fidélité à la forme de l'original. L'école de *Ruch* (ruchovci), autour de Svatopluk Čech (1846-1908) et Josef Václav Sládek (1845-1912), était plutôt pour la fidélité au détail et au sens de l'original.

Dans les années 1890, les représentants de la Moderne tchèque (F. X. Šalda, 1867-1937), les réalistes (T. G. Masaryk), les décadents (Jiří Karásek ze Lvovic, 1871-1951, Arnošt Procházka, 1869-1925) se font de nouveau partisans de la traduction fidèle. Les décadents prônent l'exotisation de la traduction et ils recommandent une langue spécifique de traduction pareille à celle des romantiques. Les écrivains des années 1890, associés à la Revue moderne (*Moderní revue*), dont Arnošt Procházka, Emanuel z Lešehradu ou Jiří Karásek ze Lvovic, introduisaient abondamment des exotismes et créolismes (gallicismes pour des traductions du français) en tchèques, pour créer la couleur locale, mais tenaient à être fidèles au contenu de l'original. Ils introduisent aussi un nouveau concept dans la réflexion théorique sur la traduction littéraire ; selon les

poètes et écrivains de cette génération, il devrait y avoir une *affinité de génie / affinité d'esprit* (le terme utilisé en tchèque est *kongenialita*) entre le traducteur et l'auteur. Ceci fait écho aux mêmes recommandations des traducteurs anglais de l'époque. (Bassnett, 1992 : 65-66)

L'entre-deux-guerres est de nouveau la période favorable à la liberté du traducteur, au moins dans le discours théorique portant sur la traduction littéraire. Les traducteurs appartenant à la génération de 1918-1945, associés par Jiří Levý à « l'école de Fischer », dont Jaroslav Zaorálek, Otokar Fischer, Pavel Eisner, ou Jindřich Hořejší, se réclamaient dans l'ensemble des traductions libres, créatrices, n'hésitant pas à se lancer dans des adaptations ou localisations assez poussées, tout en étant souvent très fidèles dans de nombreux passages de leurs traductions (voir par exemple la traduction du roman *Clochemerle* par Jaroslav Zaorálek). Dans les travaux théoriques sur la traduction littéraire apparaît le concept de la *substitution* (on substitue fréquemment les dialectes originaux par les dialectes tchèques ou moraves ou par le slovaque). Les traducteurs de l'époque cherchent dans leur langue maternelle, le tchèque, les moyens linguistiques censés évoquer les mêmes sentiments auprès des lecteurs tchèques qu'évoquait la langue de l'original (le français ou l'anglais, avec ses moyens argotiques ou dialectaux) auprès des lecteurs français ou anglais. Les dialectes anglais ou allemands sont remplacés ainsi par le dialecte de la Moravie centrale, par le dialecte de la Bohême orientale ou de la Bohême du Sud-Ouest, etc. (Levý, 1957 : 226-227). Bohumil Mathesius (1888-1952, spécialiste de la littérature, notamment russe, cousin du linguiste Vilém Mathesius) a formulé le principe dit de la « clé linguistique » : pour bien traduire une oeuvre éloignée dans le temps, le traducteur devrait s'inspirer d'une oeuvre indigène dont le style est comparable avec celui de l'oeuvre étrangère ou dont le style peut remplir plus ou moins les mêmes fonctions littéraires ou esthétiques dans la culture d'arrivée que remplissait celui de l'original dans la culture de départ. L'école de Otokar Fischer (1883-1938) se rendait compte du caractère passager de toute traduction. Fischer recommandait de traduire pour le lecteur contemporain, ce qui menait parfois aux actualisations des oeuvres traduites. Parmi les objectifs poursuivis par des traducteurs de cette époque figuraient une approche globale de l'oeuvre, le respect du lecteur et le souci d'atteindre un effet de communication équivalent dans la traduction. Ces postulats peuvent surprendre par leur modernité, ils rappellent certains des postulats des fonctionnalistes allemands des années soixante-dix (Katharina Reiss et sa conception de la traduction communicative).

Pendant la seconde moitié du XX^e siècle, plusieurs théories se développent parmi les théoriciens tchèques de la traduction littéraire : l'approche de communication, la traduction adéquate (M. Hrdlička), l'équivalence fonctionnelle (Zlata Kufnerová). (Hrdlička, 2004 : 31-35)